

Rillieux-la-Pape

10 ans après, le village d'hébergement

Ouvert en mai 2015, le village mobile accueille 15 familles et 15 femmes seules, en attente de régularisation. Depuis la fin de l'été, la nouvelle se répand : le village devra fermer ses portes le 31 décembre, la Ville de Rillieux, propriétaire du terrain souhaitant reprendre son bien. Depuis, l'inquiétude grandit.

Depuis 2015, à Rillieux-la-Pape, le village mobile accueille 97 personnes, des familles et des femmes seules, en attente de régularisation. Il y a quelques semaines, les habitants de ce village ont appris qu'ils devraient le quitter avant le 31 décembre, en pleine trêve hivernale, celle-ci ne s'appliquant pas aux centres d'hébergement d'urgence (CHU).

Tous ceux et celles qui vivent ici sont présents depuis des années dans ces bungalows, au nord-est de Rillieux. Ils ont construit leur vie, après de nombreuses tentatives infructueuses pour obtenir un titre de séjour ou des papiers.

Zejnepe est arrivée au village mobile en 2015, lors de son ouverture, après être restée un an à la rue. Dix ans pendant lesquels elle a bâti sa vie en France avec sa fille et son mari. Nous l'avions déjà rencontrée, au moment du déménagement des bungalows, en 2021.

« Qu'est-ce qu'on fait pour mériter ça ? »

« Je suis arrivée en France le 13 février 2013, sans visa, avec mes deux fils âgés de 17 et 14 ans. Mon mari est venu deux mois après notre arrivée. » Dès le départ, les démarches administratives ont commencé. « À notre arrivée, on a fait une demande d'asile à la préfecture. Un an est passé et cette demande a été re-

fusée. On a redéposé plusieurs fois, mais on a toujours eu des réponses négatives. »

Depuis l'annonce de la fermeture, trois familles ont reçu des propositions de relogement. Dont celle de Zejnepe. Mais sa condition de santé n'a pas été prise en compte. « La Maison de la Veille Sociale nous a proposé une chambre de 9 m² sans fenêtre, pour mon mari, ma fille de 14 ans et moi, à Lyon 8^e. Je suis allée voir la chambre avec mon mari. Mais je suis asthmatique, je ne peux pas vivre sans fenêtre. Je leur ai expliqué mon problème, mais ils m'ont dit : « C'est soit cette chambre, soit la rue. C'est la seule proposition pour vous ». » Elle assure : « Moi, une chambre même de 9 m² mais avec une fenêtre, je la prends. Je ne refuse pas cette chambre sans raison. »

L'annonce de devoir quitter le village a été un choc pour Zejnepe, comme pour tous les habitants. « On est tristes, énervés, c'est trop de stress dans la tête », confie-t-elle. Zejnepe et son mari tentent de ne pas montrer leur inquiétude pour préserver leur fille. « Je fais l'actrice. Quand ma fille me demande : « Tu vas bien ? », je lui dis que « oui ». Mais c'est trop dur. » « Je n'aurais jamais imaginé cette situation après treize ans en France. On a peur. On a perdu notre dignité. On est comme des chiens », lâche-t-elle. « On ne peut pas partir. On est attachés à la France. » Les larmes la submergent. « Je suis inquiète. Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ça ? »

« C'est un cercle vicieux, on est coincé ici »

De l'autre côté de la rangée de bungalows vit Kléva avec sa famille. Étudiante en mas-

ter 2 de psychologie clinique, elle habite au village avec ses parents et sa petite sœur depuis 8 ans, après un an à la rue. Comme la famille de Zejnepe, l'ensemble des demandes de régularisation de cette famille albanaise ont été refusées, « c'est un cercle vicieux, on est coincé ici ».

Au village mobile, les logements sont des places « d'hébergement d'urgence », et « on y est depuis huit ans, ce n'est pas normal », s'insurge Kléva. Depuis l'annonce de la fermeture du village mobile, la famille n'a pas eu de proposition de relogement. « On nous a dit que pour partir dans les logements, on n'a le droit qu'à une seule valise. Alors que nous, on a créé une vie ici, on a essayé de créer un petit chez-nous. On ne peut pas tout jeter, attendre le 31 décembre et être virés », déplore la jeune femme.

La crainte d'être remis à la rue

« Au départ, on pensait que le village allait déménager. L'association n'a pas trouvé de terrain. Finalement, on nous a dit que le village allait fermer et qu'on allait nous proposer un autre logement par la Maison de la Veille Sociale. Mais il n'y a pas assez de logements pour tout le monde », se désole-t-elle. « On attend une proposition, mais je crains qu'on nous remette à la rue. On y a déjà vécu, et le fait de savoir que ça peut de nouveau nous arriver, huit ans après, ça fait peur. On a beaucoup d'incertitude et d'angoisse. Il reste seulement deux mois », confie Kléva.

Assise en face d'elle, sa mère poursuit, « ça me fait peur que cette situation se répète. Nous sommes fatigués. Ma petite fille a peur, elle me dit : « Maman, imagine qu'on retourne dehors... » »

« J'ai l'impression qu'on me prive de ma vie »

« Ma petite sœur de 8 ans est née au village. Elle a toujours été scolarisée. J'ai eu mon brevet mention très bien, mon bac S, ma licence. L'année prochaine, je vais être diplômée, mais je ne vais pas pouvoir travailler sans papiers », témoigne Kléva, tenant



avant de poursuivre : « Je fais le maximum pour m'accrocher, pour m'insérer, et ce qui me bloque, c'est le titre de séjour. On a envie de travailler, de s'insérer dans la société, mais on se sent impuissant. On ne peut pas construire une vie normale. C'est facile de décider pour notre vie si on ne nous connaît pas, si on n'est que des noms sur le papier qu'on déplace. J'ai l'impression qu'on me prive de ma vie », regrette Kléva.

« Mes enfants vont à l'école et je ne demande qu'à travailler »

Roman discute devant son bungalow. Lui aussi fait part de sa grande inquiétude. Père de quatre enfants, il a déjà travaillé à la ressourcerie voisine. « J'aime la France, mes enfants vont à l'école et je ne demande qu'à travailler. Mais je n'ai plus de papiers, alors que j'en ai eu auparavant. Pourquoi main-

97

C'est le nombre de personnes hébergées dans le village mobile de Rillieux

tenant ça s'arrête ? Tous les jours je guette une lettre pour un relogement. »

Au départ du village mobile s'ajoute aussi le regard porté sur leur situation, « les gens ne connaissent pas le village mobile », reprend Kléva, ils ont des a priori sur les sans-papiers. Je ne sais pas ce que les gens s'imaginent de nous. Ils se représentent beaucoup de choses. Je ne sais pas comment on arrive à normaliser ça. Les gens devraient venir nous rencontrer pour casser les a priori. Même si ce n'est pas dit comme ça, il y a une déshumanisation. »

• Pauline Cavallier
(avec M. M.)



« On est tristes, énervés, c'est trop de stress [...] On ne peut pas partir, on est trop attachés à la France »

Zejnepe, habitante du village mobile de Rillieux depuis 2015